

Pour que le courant passe, il faut être au courant !

Frankenweenie, États-Unis, 2012, 1 h 27

André Caron

Number 281, November–December 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67894ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Caron, A. (2012). Review of [Pour que le courant passe, il faut être au courant ! / *Frankenweenie*, États-Unis, 2012, 1 h 27]. *Séquences*, (281), 50–51.



Frankenweenie

Pour que le courant passe, il faut être au courant !

*Tim Burton a toujours eu un faible pour les films d'animation. Adolescent, il fabrique déjà des courts métrages d'animation. Dans la vingtaine, il devient animateur pour Disney et, depuis, presque tous ses films comportent des séquences animées. Il a même produit deux œuvres de Henry Selick, **The Nightmare Before Christmas** et **James and the Giant Peach**, avant de coréaliser **The Corpse Bride** avec Mike Johnson. Il est malgré tout étonnant de le voir transposer lui-même en long métrage un court sujet de 30 minutes qu'il avait déjà réalisé pour Disney en 1984. En plus, ce bel objet insolite est tourné en noir et blanc et en 3D !*

ANDRÉ CARON

Il existe une remarquable adéquation entre le propos du film, la technique du « stop motion » et les nombreuses références ou citations qui parsèment l'œuvre. Le petit Victor Frankenstein veut ramener à la vie son chien Sparky, frappé par une voiture. Pour ce faire, il recoud les morceaux du chien écrasé et expose la carcasse inanimée à l'électricité provenant de la foudre, inspiré par les expériences de galvanisme réalisées dans les cours de science de Victor par l'inquiétant professeur Rzykruski. Dans le court métrage de 1984, Sparky était un vrai chien bull terrier interagissant avec des acteurs, mais ici, il s'agit d'un véritable objet inanimé composé d'une armature métallique et de morceaux de plastique. Comme Victor, Tim Burton et son équipe doivent littéralement insuffler la vie dans cet objet inorganique en l'animant image par image, avec une fluidité incomparable. Mais si vous regardez le film image par image, Sparky ne bougera pas : l'illusion du mouvement se produit entre les images, 24 fois par seconde, dans notre cerveau (grâce à l'effet phi). C'est donc le cinéma et la lumière sur l'écran qui se substituent à l'électricité de Victor pour prêter vie à de la

matière inerte et permettre à Tim Burton de jouer au Prométhée moderne.

On oublie d'ailleurs trop souvent que le roman de Mary Wollstonecraft Shelley s'intitule *Frankenstein ou le Prométhée moderne*. Dans la mythologie grecque, ce géant, fils du Titan Japet et frère d'Atlas, créa le premier homme d'un bloc d'argile et d'un peu d'eau, puis déroba le feu divin pour le donner à ses créatures. Dans *Frankenweenie*, Victor a dérobé le feu du ciel (la foudre) pour ranimer son chien et va bien malgré lui partager son secret avec ses camarades de classe, ce qui engendrera bien des désagréments, à la grande joie des spectateurs. Dans la conception du film, Tim Burton emploie le « stop motion » pour créer des personnages animés, puis il dérobe ses propres films et ceux de ceux qu'il admire pour les donner au public. Pour être reconnaissant, encore faut-il que le public reconnaisse toutes ces références, une demande d'autant plus difficile que le film s'adresse principalement aux enfants, alors que ce sont les cinéphiles qui en tireront le meilleur parti.

PHOTO : Un objet inorganique animé image par image

Il s'agit donc d'une entreprise de rapiécage dont les morceaux proviennent d'un grand nombre de films. Le titre lui-même tricote deux mots, *Frankenstein* et «weenie» ou «wiener» qui peut signifier autant saucisse hot dog que pénis (mais délaissions cet aspect plus freudien...), ce qui pourrait poétiquement se traduire par «le chien chaud de Frankenstein» (et il faut bien dire que Sparky est devenu «chaud» à cause du courant électrique qui l'a traversé et «hot» parce qu'il est revenu à la vie!). Puis, les voix des personnages rappellent d'autres films de Tim Burton : Catherine O'Hara (la mère de Victor) jouait dans *Beetlejuice* et prêtait sa voix à Sally dans *Nightmare Before Christmas*, Martin Short (le père de Victor) jouait dans *Mars Attacks!*, Winona Ryder (Elsa Van Helsing) était pour un moment la muse de Burton avec des rôles dans *Beetlejuice* et *Edward Scissorhands*. En prenant l'accent transylvanien du professeur Rzykruski, Martin Landau remplit de multiples fonctions : il nous ramène à son rôle de Bela Lugosi dans *Ed Wood* et à celui de Peter van Garrett dans *Sleepy Hollow*, mais aussi à «9», un autre film d'animation produit par Burton.

De plus, Rzykruski est une caricature à peine déguisée de Vincent Price, un acteur pour toujours associé aux films d'horreur de la compagnie britannique Hammer et au cycle d'adaptations d'Edgar Allan Poe par Roger Corman dans les années 1960. Il prenait la voix du narrateur du premier court métrage en dessins animés de Tim Burton, le bien nommé *Vincent* (1982), avant d'interpréter l'inventeur dans *Edward Scissorhands*. Quant au vénérable Christopher Lee, au lieu d'utiliser l'acteur lui-même comme il l'avait fait dans cinq de ses films à partir de *Sleepy Hollow*, Tim Burton a choisi de montrer un extrait de *Horror of Dracula* (1958), le film qui a identifié à jamais l'acteur au vampire éponyme. Il y a quelque chose de profondément surréaliste à voir les parents de Victor Frankenstein regarder Dracula à la télévision dans un film utilisant la voix d'un acteur qui a joué Bela Lugosi (le *Dracula* de 1931) pour interpréter un professeur ressemblant au comédien qui faisait un inventeur «frankensteiniens» dans un film de Tim Burton !

On le voit, les références pleuvent dans *Frankenweenie*, comme si Burton voulait faire le point sur sa carrière en effectuant un retour nostalgique sur les éléments communs à tous ses films, une sorte de synthèse thématique. D'ailleurs, le paysage urbain où réside Victor reprend la même topographie qui traverse ses films, de *Beetlejuice* à *Dark Shadows*, en passant bien sûr par *Edward Scissorhands*. Mais il ne se contente pas de citer ses propres films. Il rend aussi hommage aux influences qui ont marqué son développement en tant qu'artiste et cinéaste, à commencer par *Bambi* (aperçu sur le panneau d'affichage d'un cinéma), *The Mummy* (un garçon se retrouve emmomifié dans une mallette) et *Village of the Damned* (les yeux grand ouverts aux pupilles fixes de la fillette blafarde au chat blanc!). Bien sûr, on pense d'abord aux *Frankenstein* (1931) et *Bride of Frankenstein* (1935) de James Whales, mais ces deux films formaient déjà l'armature du premier *Frankenweenie* (comme la chienne de la voisine qui développe des mèches torsadées blanches, telle la fiancée du monstre). Le spectateur attentif y décèlera toutefois des références plus subtiles. Quand le garçon japonais redonne



Un objet inanimé composé d'une armature métallique

vie à une tortue qui devient immense, on pense tout de suite au Gamora des films de Godzilla, mais quand le monstrueux reptile s'aventure dans une fête foraine, on peut alors l'associer à *Gorgo* (1961), qui attaquait la grande roue de Piccadilly Circus à Londres. Les petits êtres de gélatine gluante qui sortent de la piscine se comportent et ricanent comme les *Gremlins* (1984) du film de Joe Dante. Quand le chat-chauve-souris (! ? !) ramène Frankenweenie dans le moulin en feu à la fin du film, c'est à la fin de *Frankenstein Must Be Destroyed* (1969) de Terence Fisher qu'il faut penser, quand le monstre sort des flammes du laboratoire pour ramener le docteur Frankenstein à l'intérieur du brasier (une scène des plus choquantes, même aujourd'hui). Il s'agit sans doute là de la plus raffinée des références.

La richesse de cette intertextualité ne rachète pas nécessairement le caractère épisodique (et rapiécé...) de l'intrigue, mais elle permet néanmoins de mieux appréhender les intentions de l'auteur. Ainsi, ce n'est pas un hasard si l'action se déroule dans la petite ville de «New Holland». Burton a passé son enfance au pied de la colline où il fut jadis écrit «HOLLYWOODLAND». Retirez «LYWOOD» de ce mot et vous obtenez «HOL LAND». Le nouvel Hollywood de Tim Burton passe donc par la reconnaissance de son héritage passé. Et le courant va passer si vous êtes au courant !

■ États-Unis 2012 — **Durée** : 1 h 27 — **Réal.** : Tim Burton — **Scén.** : John August, d'après le scénario du court métrage *Frankenweenie* écrit par Lenny Ripps — **Images** : Peter Sorg — **Mont.** : Chris Lebenzon, Mark Solomon — **Mus.** : Danny Elfman — **Son** : Oliver Tarney — **Dir. art.** : Rick Heinrichs, Tim Browning, Alexandra Walker — **Animation** : Trey Thomas — **Voix** : Charlie Tahan (Victor Frankenstein), Catherine O'Hara (mère de Victor), Martin Short (père de Victor), Atticus Shaffer (Edgar «E» Gore), Winona Ryder (Elsa Van Helsing), Martin Landau (Professeur Rzykruski) — **Prod.** : Tim Burton, Allison Abbate — **Dist./Contact** : Buena Vista.